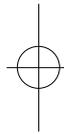
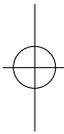


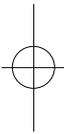
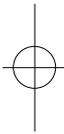
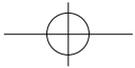
Nacira Guénif-Souilamas

Laïcité, ethnicité, altérité

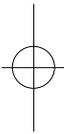
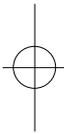
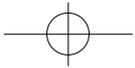
Comment être un bon musulman pour la République, voilà un impératif qui sonne le glas de l'oubli des origines que l'on prétendait imposer auparavant. La laïcité ne parvient plus à faire cité et doit s'affirmer comme transcendance pour « gérer » cette obligation ethnique. Or, pour inventer plutôt « laïdcité », il faudrait déjà reconnaître le travail de passeur d'un foulard Hermès.



Voici peu, ou bien serait-ce déjà si lointain que nous l'aurions oublié, des femmes et des hommes, au-delà de leurs attachements publics et privés, en réaction aux atteintes à leur dignité, à leur imagination, aux blessures de leurs identités multiples, sont descendus dans la rue pour dire leur refus de l'extrême superlatif et de son corollaire : la haine. Depuis, elle continue d'infuser et se diffuse dans les replis de notre société, elle s'est édulcorée parfois et entache jusqu'aux principes républicains qui depuis deux siècles sont définis pour régir la cité. Elle s'imprime dans les actes de refus, de stigmatisation et de diabolisation de l'autre et trouve de nouvelles recrues inespérées et inconséquentes y compris parmi les défenseurs autoproclamés de Lumières, qui, a force d'être convoquées sur la scène publique, en deviennent aveuglantes et égarent notre jugement. Le risque de la haine vient ainsi se nicher à l'envers d'une laïcité inoxydable révélant la définition ethnique que la société française fragilisée dresse telle une digue. Une ethnicité non pas fondée sur l'origine, puisque aussi bien les Français n'en auraient pas ou s'en seraient défait, à l'inverse des immigrés et leurs doubles, sans papiers, réfugiés, arabes et autres musulmans qui seraient totalement prisonniers de leur origine et n'existent qu'en cela à nos yeux. Une

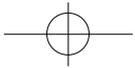


ethnicité française frileuse, obtuse, fondée sur le nationalisme républicain, fonds commun hérité aussi bien que mythe profane et religion civile offerts à ceux qui se soumettent aux nouvelles règles de l'assimilationnisme à la française. Nous étions aussi quelques-uns à penser que l'épuisement de l'idéologie de l'intégration privée de contenu entraînerait avec elle la fin de l'assimilationnisme, survivance d'un passé ambiguë. Sa réanimation, sous le double signe de l'exclusion par la loi contre le foulard islamique et de la conformation grâce au contrat d'intégration des nouveaux immigrants, nous laisse perplexes sur le rôle qui incombe aux citoyens. Si l'on peut se féliciter qu'aujourd'hui, la diversité, y compris religieuse, soit passée dans les mœurs républicaines, il est à craindre qu'elle doive pour cela s'incliner sous les fourches caudines d'une loyauté républicaine, rappel lyrique d'une doctrine de l'intégration ethnicisée imposée à des Français minorisés parce que migrants ou descendants de migrants. Là où il fallait naguère oublier ses origines pour n'être que Français, il convient aujourd'hui d'en passer par une définition de l'individu ethnique imposée par le regard politique pour être enfin soluble dans la république, une fois lavé de tout soupçon de double jeu ou de double langage. Les préfets musulmans et autres recteurs maghrébins sont l'incarnation de cette tendance qui distingue dans les élites pour mieux s'imposer aux plus dominés. Comme si nous avions intériorisé la technique du sas électronique qui radiographie les bagages en ces temps de vigie-pirate : que porte en soi l'individu que j'ai face à moi, nous interrogeons-nous en bon contrôleur de leur probité, l'alerte va-t-elle être donnée m'avertissant qu'un attribut indésirable a échappé à ma vigilance laïco-républicaine ? C'est en étant un « bon » musulman que l'on sera demain un loyal serviteur de la France et un Français légitime donc transparent. Ainsi se décline la version conservatrice de l'identité française contemporaine à laquelle il faut satisfaire. Deux profils de « bon » musulman se dessinent : ceux qui travaillent en sous-main à moins que ce ne soit en seconde main à l'instauration d'un ordre public liberticide aux marges de l'État, celles qui en ôtant leur foulard et en l'intériorisant sauront plaire aux tenants de la laïcité monochrome. Pour les tenants de la sécurité à tout prix, mieux vaut accepter des musulmans conservateurs comme nouveaux supplétifs de l'ordre républicain, quitte à composer avec un islam définitivement constitutif de la France après en avoir été durant plus d'un siècle la part occulte et soumise, autant le faire en unifiant et en réduisant les individus musulmans à une seule définition de soi. Exit donc ces Français nourris d'ascendances complexes qui se confrontent à leurs multiples identités et tentent de résoudre leurs contradictions d'individus

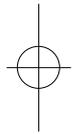
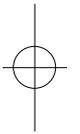


modernes. Quitte surtout à s'affirmer d'une main féministe, à peu de frais il est vrai, en dénonçant la lapidation des femmes, pendant que de l'autre on négocie en bon sexiste, jusqu'au Caire, avec les leaders musulmans pour que « leurs » femmes ôtent le voile qui les séparerait de la République. Il n'est pas jusqu'à certaines femmes protégées qui au nom d'un féminisme dont elles seraient les vraies et seules dépositaires seraient prêtes à se soumettre à la nouvelle doctrine laïque pourvu que cela fasse enfin entrer dans le rang les musulmanes enfoulardées, pourvu que cela les conforte dans leur droit de dominer d'autres femmes en leur imposant leurs choix vestimentaires et leur prêt-à-penser. On a la défense des privilèges et les nostalgies aristocratiques que l'on peut. Du manifeste des 120 salopes signé par des femmes d'une autre génération risquant une sanction non plus divine mais pénale pour avoir avorté et osé le revendiquer à la face d'un pouvoir rétif à toute transformation des normes sexuées, à l'appel de femmes protégées dans un magazine glorifiant les atours de la féminité qui prétend distinguer les femmes aliénées de celle qui sont libérées parce qu'elles ressemblent à la couverture d'un magazine et en appelle à un président entré en politique auprès de ce même pouvoir pour les sauver de la menace intégriste, il y a comme une reddition de la pensée subversive et une aliénation de la liberté. Ô tempora, ô mores...

Le rétrécissement de l'espace d'affirmation et d'expression, la mise à l'index des identités sont tels que certains ont dû se bricoler une identité paradoxale de musulmans laïcs pour exister dans des regards trop enclins aux unifications simplificatrices. En recourant à cette étiquette publique, censée fonctionner comme un sauf-conduit ô combien commode pour les « vrais » républicains, des femmes et des hommes acceptent d'être désignés par leur appartenance religieuse, dérogeant aux principes qu'ils prétendent défendre, renonçant aux autres facettes de l'identité qu'ils se sont construite. Ils invoquent la laïcité en renforçant les frontières communautaires qui n'ont cessé d'exister dans l'ombre d'un universel qui ne voulait voir qu'une seule tête d'individu. Car, les communautés longtemps et sciemment maintenues dans l'invisibilité ont revêtu bien des accoutrements, endossé bien des déguisements pour pouvoir vivoter en deçà d'une République ombrageuse qui n'était pas plus consciente de les construire et les consolider qu'elle n'était soucieuse de décevoir ceux qui par dépit s'y maintenaient. Elles préfigurent les polarisations que l'on observe aujourd'hui de toutes parts. Tout se passe comme si notre myopie nous faisait prendre des phénomènes anciens qui ont jalonné l'histoire de la société française dans ses confins coloniaux puis migratoires pour des explosions identitaires

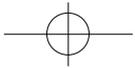


soudaines et importées d'un monde musulman en pleine convulsion. C'est ainsi que les responsables politiques successifs s'exonèrent de toute responsabilité dans l'instrumentalisation de communautés migrantes qui assuraient et assurent encore les basses besognes d'accueil, logement, décryptage administratif et protection solidaire en lieu et place de l'État. Tout comme les discriminations, le communautarisme est le fruit du discours républicain intégrationniste et l'émanation directe de pratiques institutionnelles qui ne discernent plus les ressorts essentialistes qu'elles mobilisent par générosité ou par impuissance. Toutes ces crispations se résument en une généalogie : indigène-immigré-musulman. La laïcité, invoquée et brandie contre la menace du voilement des femmes musulmanes, détourne le regard du vaste chantier de son application pragmatique dans la recherche de l'égalité des possibles, en laissant son invocation compulsive, comme un mystère de la croyance impénétrable, à ceux qui sont en quête du sacré et de pauvres étincelles de ferveur. Questionner la laïcité, l'inscrire dans l'histoire et dans son possible avenir, en faire un principe vivant et proche contribuerait à rompre avec une vision aristocratique du politique qui continue de réserver certains sujets à une élite éclairée. C'est ainsi qu'elle sortirait du voile ésotérique qui nous la dissimule.



L'idée que la laïcité ne peut plus être dite sur le terrain de la cité, suggérant qu'elle aurait failli là où elle n'a jamais été mise en capacité d'agir, que les principes républicains ne sont plus une chose publique et doivent donc être rendus à la transcendance de la loi pour être appliqués, constitue un aveu d'impuissance et contredit le désir de démocratie qui a animé les cortèges citoyens du printemps 2002. C'est conférer un pouvoir exorbitant à la loi que de vouloir la maintenir en surplomb de ceux qu'elle doit défendre. Ceux qui ont voulu la loi interdisant le port de signes ostensibles à l'école ont fait la preuve de leur couardise en politique et de myopie symbolique : ils ont confondu les attributs et leur sens. Les débats multipliés sur ces mots et leur contenu témoignent de la capacité citoyenne à s'emparer d'une question éminemment politique pour forger des réponses viables. Il nous revient d'imaginer l'alternative à une décision confisquée dans un enjeu qui pénètre notre être intime, reflète la pluralité des points de vue et fonde notre volonté que la chose publique ne soit pas façonnée et imposée par les clercs du pouvoir.

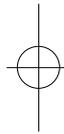
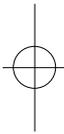
Voici trois ans, nous étions quelques amis, aux attachements et aux affirmations multiples à saisir le moment des fêtes des trois monothéismes qui coïncidaient pour aller au-delà des croyances religieuses et des convictions politiques et tisser nos sensibilités « métèques ». « Laïdcité », ainsi pourrait-on nommer ce moment. En guise d'invitation



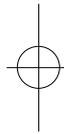
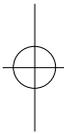
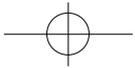
à l'exploration de nouveaux possibles, imaginons les contours de la « laïdcité », née d'une fête multi et a-confessionnelle, formule syncrétique et métissée qui accepte l'autre et lui donne sa place, conjugue les attachements et les engagements que nous tentons de faire vivre au quotidien, qui rend au commun les lieux, les signes et les moments que trop de majuscules écrasent. Les banquets à venir pourraient voir s'attabler tous ceux qui ont faim de singulier et de pluriel en une grammaire dont les saveurs restent à inventer.

En guise d'invitation, je livre au lecteur, une expérience intime afin qu'elle soit partagée et qu'elle soit le premier jalon de cette « laïdcité ».

Épilogue : Un foulard raconté à mes enfants.

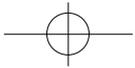


Le seul foulard Hermès que j'aurai eu de toute ma vie, c'est à ma mère que je le dois. Ma mère, l'immigrée musulmane et algérienne, qui se disait « arabe » avant tout, condensant dans un mot son être et son histoire, me l'a offert avec d'autres foulards anciens, achetés aux camelots qui ont longtemps sillonné les campagnes du temps colonial, apportant jusqu'à la porte de leurs clientes paysannes les chaussures et les accessoires qui rehausseraient leur tenue. Par quelle anomalie s'est-elle trouvée en possession de cet attribut réservé : un carré Hermès ? Je ne sais pas si le foulard Hermès que je tiens dans un tiroir faisait partie de ces achats d'un autre temps ou si, plus vraisemblablement, mon père le lui avait acheté et apporté lors d'un de ses premiers retours en Algérie, après la Libération. Mais, le fait est là, le foulard Hermès a alterné sur la tête de ma mère avec les fichus chatoyants et les foulards sans marque qu'elle a portés jusqu'à ce qu'elle les délaisse, suivant l'usage d'aller tête nue, puis qu'elle choisisse plus tard, au retour de la Mecque, la tenue adaptée à sa nouvelle qualité de « Hajja ». Ainsi, elle a presque toujours eu la tête couverte, comme les femmes de sa génération et ce quels qu'aient été leur milieu social et leur « origine » culturelle. L'accessoire était tout sauf accessoire et il changeait de qualité et de prix selon les moyens des personnes. Le fait que ma mère ait porté ce foulard est une belle illustration intemporelle de la puissance de règles patriarcales incarnées par toutes les femmes et de la faible porosité des frontières vestimentaires garantes de l'ordre social. Mon père voulait-il couvrir la tête de sa femme en le lui donnant ou cherchait-il à se faire pardonner en apportant la preuve de l'utilité de son exil dans un objet cher et prisé comme il avait certainement dû s'en rendre compte au fil des années passées en France ? Je n'ai pas de réponse précise à cette question. Mais je sais qu'en dépit de son geste, les classes ne fusionnent pas si facilement, même lorsqu'un immigré



télescope des positions et des usages clairement séparés par la hiérarchie sociale. Il s'était ainsi emparé d'un fragment d'un monde qui lui serait encore longtemps fermé. En détenir un gage n'ôtait rien à l'effraction commise. Je l'ai compris en découvrant pour la première fois l'objet délaissé, extrait de la naphthaline d'une boîte en carton par les mains de ma mère. Des mains qui, ignorant l'usage admis par les milieux rompus au luxe des « griffes », avaient lavé et relavé, sans doute énergiquement, le précieux carré. Il n'avait plus l'aspect apprêté, brillant et soyeux grâce auquel on reconnaît ces étoffes et les distingue de contrefaçons et d'imitations médiocres. Ses couleurs étaient passées, comme celles d'un vêtement beaucoup porté parce qu'il obéissait à des besoins simples, il servait loyalement des attentes claires : couvrir le chef tout en étant seyant. Comme pour toutes les femmes de milieu populaire de sa génération, pour ma mère, ce qui avait une valeur devait être entretenu avec soin : le lavage à la main était le signe suprême de l'attachement au lieu, aux êtres et aux vêtements, un attachement payé au prix fort d'un travail constant. Cet aspect passé et abîmé, en transfuge de classe que je suis, m'a longtemps fait douter de l'authenticité du foulard. Mais, au fond, peu m'importe : vrai ou faux, le foulard a vraiment appartenu à ma mère, mon père le lui a vraiment offert et je le garde bien précieusement dans mes affaires car c'est un vrai souvenir, un vestige, un témoignage. Et je ne le porterai jamais : pas mon style, pas mon goût, pas ma conscience de sujet. Sa vérité et sa force sont tout autres que de distinguer en marquant. Sans le savoir, en portant ce foulard-là et avec la complicité de son mari, ma mère transgressait des interdits et rompait un ordre immuable. Signe à travers les générations de la légèreté des êtres, de leur capacité à se soustraire à toutes les entraves et les insignes pouvant les enfermer. C'est à vous, mes enfants, que reviendra ce carré de tissus, si un jour vous manifestez l'envie de l'avoir. Sinon, il achèvera sa trajectoire déviée dans un carton quelconque après avoir beaucoup signifié pour moi. Qu'au moins l'évocation de vos grands-parents qui lui ont offert un destin singulier ne soit pas, par les temps qui courent, complètement inutile.

Oui, Bruno Latour a raison : le foulard Hermès fait courir un danger à une certaine république et pour bien plus de raisons que nous ne saurions le dire... Ce demi mètre carré enserre tout un monde de partition et de soumission, résumé par le discours encore et toujours discriminatoire de l'intégration. S'il y eût des intégrateurs anonymes, alors ce furent bien vos grands-parents, dont personne ne s'est jamais avisé de reconnaître l'œuvre intégratrice, aujourd'hui tout entière inscrite dans le périmètre d'un foulard de luxe défraîchi. Si d'autres, comme eux,



furent méconnus et méprisés en dépit, ou en raison de ce qu'ils choisirent de vivre et de porter, comment s'étonner que leurs descendants soient encore sommés d'obéir à une injonction paradoxale ignorant des individus qui conçoivent leur francité entre métissage et sensibilités métèques. Ne leur est-il pas fait reproche d'être trop audacieux et trop libres, au point parfois de réinventer les principes qui font la quintessence de l'être français, comme ce foulard changea de sens en prenant place sur la tête d'une immigrée arabe en France ?
Sous le foulard Hermès, les passeurs ; sous l'intégration, les discriminations.

